

ÉPILOGUE : LETTRE À MAMAN (1977)

Chère Maman,

Je suis désolé d'avoir mis si longtemps à t'écrire. Chaque fois que j'essaie de vous écrire, à toi et à Papa, je me rends compte que je ne dis pas les choses que je garde au fond de mon cœur. Ce serait sans importance si je vous aimais moins que je ne vous aime, mais vous êtes toujours mes parents, et je suis toujours votre fils.

Certains de mes amis pensent que je suis ridicule d'écrire cette lettre. J'espère qu'ils se trompent. Je veux croire que s'ils ont des doutes, c'est parce que leurs parents les aimaient moins et leur faisaient moins confiance que les miens. J'espère surtout que tu considéreras cette lettre comme un acte d'amour de ma part, comme le signe que j'ai besoin de continuer à partager ma vie avec toi.

Je ne t'aurais pas écrit, je pense, si tu ne m'avais pas parlé de ta participation à la campagne de « Sauvons nos enfants ». Plus que quoi que ce soit d'autre, cela m'a fait prendre conscience qu'il y allait de ma responsabilité de te dire la vérité : ton enfant est homosexuel, et il n'a jamais eu besoin d'être sauvé de rien, mis à part de la religiosité et de l'ignorance cruelles de gens comme Anita Bryant.

Pardonne-moi, Maman. Non pas d'être ce que je suis, mais de ce que tu dois ressentir en ce moment. Je le connais ce

sentiment, parce que je l'ai éprouvé pendant le plus clair de ma vie. Dégoût, honte, incrédulité – rejet, par peur, de quelque chose que je savais, même enfant, faire autant partie de ma nature que la couleur de mes yeux.

Non, Maman, je n'ai pas été « enrôlé ». Aucun homosexuel aguerri ne m'a jamais servi d'instructeur. Mais veux-tu que je te dise ? J'aurais voulu que ce soit le cas. J'aurais aimé qu'un homme plus âgé que moi et plus judicieux que les gens d'Orlando me prenne à part pour me dire : « Ne te fais pas de souci, petit. Quand tu seras grand, tu pourras être médecin ou professeur exactement comme tout le monde. Tu n'es ni fou, ni malade, ni vicieux. Tu as le droit de réussir, d'être heureux et de trouver la paix auprès d'amis – toutes sortes d'amis – à qui il sera complètement égal de savoir avec qui tu couches. Surtout, tu as le droit d'aimer et d'être aimé sans te haïr pour autant. »

Mais personne ne m'a jamais dit ça, Maman. Il a fallu que je le comprenne tout seul, avec l'aide de cette ville où j'ai appris à me sentir chez moi. Tu auras sans doute du mal à le croire, je le sais, mais San Francisco est pleine d'hommes et de femmes, hétéros ou homos, qui ne font pas de la sexualité un critère pour juger de la valeur de quelqu'un.

Ce ne sont pas des gauchos ni des détraqués, Maman. Ce sont des vendeurs, des employés de banque, des vieilles dames, des gens qui vous font un signe de tête ou vous adressent un sourire quand vous les croisez dans le bus. Ils ne montrent ni condescendance ni pitié. Et leur message est on ne peut plus simple : « Oui, tu es un être humain. Oui, je t'aime. Et oui, j'accepte que toi aussi tu m'aimes. »

Je devine ce que tu dois penser en ce moment. Tu te demandes : qu'avons-nous fait de mal ? Comment avons-nous pu laisser ça arriver ? À qui de nous deux la faute s'il est comme ça ?

Je ne peux pas répondre à cette question, Maman. Au fond, je crois que je n'en ai vraiment rien à faire. Je sais seulement une chose : si toi et Papa êtes responsables de ce que je suis, alors je vous remercie du fond du cœur, parce que c'est la joie et la lumière de ma vie.

Je sais que je ne peux pas t'expliquer ce que c'est d'être gay, mais je peux te dire ce que ce n'est pas.

C'est ne pas se cacher derrière des mots, Maman. Comme « la famille », « les convenances » ou « la religion chrétienne ». C'est ne pas craindre son propre corps ou les plaisirs que Dieu a imaginés pour lui. C'est ne pas juger son voisin, sauf quand il se montre grossier ou cruel.

Être gay m'a appris la tolérance, la compassion et l'humilité ; m'a montré le potentiel infini de la vie ; m'a fait rencontrer des gens dont la passion, la générosité et la sensibilité ont été constamment pour moi une source d'énergie.

Être gay m'a fait entrer dans la grande famille humaine, Maman, et je m'y plais. Je m'y sens bien.

Je ne vois pas grand-chose de plus à ajouter, sauf que je reste le Michael que tu as toujours connu. La seule différence, c'est qu'aujourd'hui, tu me connais mieux. Je n'ai jamais fait consciemment quoi que ce soit qui puisse te blesser. Et je ne le ferai jamais.

Ne te sens pas obligée de répondre tout de suite. C'est déjà beaucoup pour moi de me dire que je n'ai plus besoin de mentir à ceux qui m'ont appris la valeur de la vérité.

Mary Ann t'embrasse.

Tout va pour le mieux au 28 Barbary Lane.

Ton fils qui t'aime,
Michael